

vicomtesse de Coeur-Brûlant

LES COUSINES DE LA COLONELLE

L'Enfer de la Bibliothèque nationale de France



EXTRAIT

DOMINIQUE LEROY

LES
COUSINES
DE LA
COLONELLE

PAR

MADAME LA VICONTESSE DE CŒUR-BRULANT

TOME I



LISBONNE
CHEZ ANTONIO DA BOM-VISTA
PARIS
1907

**Vicomtesse de Cœur-Brûlant
attribué à la
Marquise de Mannoury d'Ectot**

**LES COUSINES
DE LA COLONELLE**

L'Enfer de la Bibliothèque nationale de France

Éditions Dominique Leroy
Paris

Si vous désirez être tenu au courant de nos publications,
il vous suffit de nous adresser un courrier électronique
à l'adresse suivante :

Éditions Dominique Leroy
3, rue Docteur André Ragot, B.P. 313, 89103 Sens, France
Tél. : 33 (0)3 86 64 15 24

email : domleroy@enfer.com

Site internet : [Dominique Leroy ebook](#)

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article L. 122-5, d'une part que "les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite" (Article L. 122-4) Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

All rights reserved. No part of this book may be reproduced in any form, by any means, without the prior written consent of the publisher.

© 2000 by Éditions Dominique Leroy, Paris, France.
ISBN 2-86688-220-4

© 2013 by Éditions Dominique Leroy, France pour l'édition numérique.
ISBN 978-2-86688-795-7 (Triplet)
Parution : septembre 2013

PRÉFACE

Le mot « érotisme » du grec *éros*, amour, apparaît dans la langue française en 1794 et prend son sens moderne avec les romantiques ; il entre dans le vocabulaire courant après la révolution sexuelle des années soixante et ne trouvera sa légitimité qu'avec Pie XII qui permettra aux catholiques la recherche d'un amour non génésique.

C'est pourquoi, de l'Antiquité à l'orée du XXI^e siècle, la prégnance de l'érotisme prendra des formes diverses selon les époques.

Les contextes culturel, social, économique et politique collaborent aux mœurs amoureuses : ils stimulent ou inhibent, imposent ou lèvent les tabous, engagent à la pudeur ou incitent à la hardiesse.

Simple reproductrices, les femmes n'avaient droit ni à l'éducation, ni à la vie publique, ni à la parole. Françoise Giroud le dit fort bien : « On ne sait de quel jour de quel siècle les hommes comprirent qu'ils avaient leur part dans la fabrication des enfants. Ce fut un désastre. Jusque-là, les femmes allaient librement. Elles se retrouvèrent bouclées à *la maison*. Le risque qu'elles puissent donner vie à l'enfant d'un autre était intolérable. Il ne fut pas toléré. Ainsi la femme est-elle devenue la propriété de l'homme. Son sort fut scellé. Il faudra plus de vingt-cinq siècles pour qu'il soit sérieusement remis en question. »

Les femmes n'écriront des textes amoureux, gaillards, libertins ou érotiques que pendant les périodes de liberté politique, d'économie florissante et

ce seront toujours des femmes privilégiées qui, issues d'un milieu aisé ou aristocratique, auront eu accès, par exception, à l'éducation, à la culture et à la connaissance.

Dans l'Antiquité, vivant libre à Lesbos, dans une des petites entités politiques indépendantes grecques, alors qu'à Athènes les femmes étaient réduites à la vie domestique, Sappho incarnera la femme libérée ; elle sera la première représentante du lyrisme « luxuria ». Célébrée de son vivant, elle chantait ses sentiments les plus intimes.

Il faut attendre le Moyen Âge et son amour courtois pour retrouver une femme qui osera dire ses désirs sexuels : Héloïse, et ses lettres bouleversantes qui se rangent parmi les textes amoureux majeurs de la littérature française. Archétype de l'amour interdit, elle incarne l'humanisme médiéval.

À la Renaissance, la liberté d'esprit et la libération des mœurs dominant. L'amour charnel a inspiré bien des œuvres, même à travers le sacré, comme certaines sculptures de cathédrales très explicites. Cependant nombre de femmes écrivirent des livres qui célébraient l'amour platonique. Marguerite de Navarre narra des gaillardises mettant en scène le mari trompé, la femme bafouée : la sexualité s'exerce toujours par une rouerie, l'amour se fait sous le regard d'autrui, il devient plus explicite. Louise Labé en sera la prosélyte en exprimant clairement ses passions physiques.

Au XVII^e siècle, on ne trouvera que les *Lettres de la religieuse portugaise*, Mariana Alcoforado, pour exprimer l'absence de l'aimé, pour dévoiler à l'autre ce qu'elle a constaté en elle et qui appartient à la nature ; ce sera sa seule et véritable jouissance.

Au XVIII^e siècle, on assiste à l'apogée de la liberté et de l'imagination sexuelles. Le libertinage est érigé en

morale, en principe de vie et ce sera Félicité de Choiseul-Meuse, avec *Julie ou j'ai sauvé ma rose*, qui deviendra sans conteste le premier écrivain érotique féminin de la langue française.

Puis le XIX^e siècle verra le mot « érotisme » éclater avec des romans qui n'oublieront aucune composante de la sexualité, du sadisme à la scatologie en passant par l'homosexualité, avec notamment *Les Cousines de la Colonelle*, de la marquise de Mannoury d'Ectot, les poèmes de Renée Vivien, les *Mémoires* de Wilhelmine Shroeder-Devrient, ceux de Céleste Mogador, et enfin Marie-Aurélie Chartroule et Rachilde.

Au début du XX^e siècle, il semble que ce soit le phénomène lesbien qui polarise l'imagination érotique avec Liane de Pougy, Natalie Clifford-Barney, Colette, Lucie Delarue-Mardrus et enfin Renée Dunan qui, sous divers pseudonymes, fut la première femme à publier des romans pornographiques. Puis vinrent Anaïs Nin, Pauline Réage et Emmanuelle Arsan ; la porte était ouverte.

À partir des années quatre-vingt, les femmes, enfin, ne craignent plus d'exposer publiquement leurs désirs, leurs fantasmes. Elles ne veulent plus qu'on parle à leur place de leur sexualité. Par l'écriture elles se mettent à nu, elles se livrent complètement, sans réserve ni tabou.

De Sappho, première femme libre, à O, l'enchaînée de Dominique Aury, les femmes, malgré de nombreuses vicissitudes et tout en décrivant surtout l'amertume de l'amour, comme la princesse de Clèves, Héroïse, la religieuse portugaise ou le sadisme rose de la comtesse de Ségur, disent toutes l'amour d'une femme qui aime une femme, un homme ou tout simplement l'autre qui ne l'aime pas.

Cependant, l'érotisme est toujours présent et va au-delà de la proie charnelle, il dit une pure passion

spirituelle qui n'a de cesse que d'être suivie par le corps. La quête de l'érotisme procède du sacré. L'acte d'aimer n'est pas érotique en soi, mais son évocation, son invocation, et surtout sa suggestion peuvent l'être.

Cet ouvrage à travers les libertines de la littérature est donc tout simplement une promenade dans l'évolution sensuelle des femmes, et surtout dans leur façon d'exprimer le sentiment amoureux et leurs tourments intimes.

Dominique Leroy

CHAPITRE PREMIER

Une de ces pluies fines et glacées comme décembre en tient souvent en réserve tombait dru sur la cité.

Aussi les passants étaient rares dans la rue d'Assas. On entendait de l'intérieur des maisons le clapotis de l'eau commençant à couler dans les ruisseaux, et le vent secouait toute cette tristesse atmosphérique de sa voix grondeuse et lugubre.

Dans le petit salon de Mme Briquart, quatre personnes étaient réunies : elle d'abord, respectable veuve d'un colonel de ces beaux cuirassiers destinés à devenir légendaires, laquelle dame portait aussi gaillardement ses soixante ans qu'elle l'avait, dit-on, fait des culottes conjugales, le colonel n'ayant jamais su être brave qu'à la tête de son régiment. Ce n'est pas que Mme Briquart eût l'air d'une virago ; bien loin de là, c'était, au contraire, une frêle créature à l'air doux et câlin, mais appartenant à la catégorie de celles dans la prunelle de l'œil desquelles on lit une volonté calme et inébranlable.

Dans le sien on trouvait aussi l'alliage de l'indulgence que donne aux intelligences supérieures l'expérience de la vie.

Près d'elle, Julia, une jeune cousine, feuilletait un album, et Florentine, la sœur de celle-ci, travaillait à une tapisserie.

Tout en écoutant la lecture d'un roman d'Octave Feuillet faite par un monsieur d'une cinquantaine d'années, le cousin Georges, ainsi qu'on le désignait, ces trois personnes suivaient le cours de leurs

pensées, empreintes, ce soir-là, d'un peu de mélancolie.

Une rafale plus forte vint presque ébranler la maison.

Mme Briquart se pelotonna, en frissonnant voluptueusement, dans son fauteuil, envahie par une de ces sensations d'égoïste sensualisme qui fait trouver plus doux le bien-être dont on jouit, lorsqu'il est mis en relief par une vive opposition extérieure.

Ce sentiment fut éprouvé par les hôtes de son salon, qui l'exprimèrent avec les nuances particulières à leurs caractères individuels.

Julia leva la tête et murmura :

— Quel horrible temps !

Florentine baissa la sienne sur son ouvrage, comme un lis qui fléchit, sous l'impulsion du vent, son calice parfumé.

Georges interrompit sa lecture, d'abord pour regarder plus attentivement Florentine, puis pour dire avec un éclat de rire satisfait :

— Vrai, ma tante, il fait meilleur dans votre salon qu'au rond-point des Champs-Élysées, par exemple.

— En effet, répondit la vieille dame ; aussi je crois bien que nos amis nous délaisseront ce soir et que nous prendrons le thé en très petit comité.

— Il faudrait, avouez-le, être un peu malade d'esprit, ou amoureux, ce qui dit-on se ressemble, pour venir rue d'Assas, au fin fond du vieux faubourg, alors que les rues ressemblent à un polder hollandais, avant le moulin.

— Ah ! des amoureux ! d'abord, dit Julia, il n'en vient pas ici.

— Vraiment, répliqua avec une pointe d'ironie Georges Vaudrey ; en êtes-vous bien sûre ?

— Absolument ; aussi, sans crainte d'être interrompu, monsieur Georges, continuez l'odyssée de

cette dame qui me paraît atteinte de la folie du sacrifice.

Comme elle achevait ces mots, le roulement d'une voiture attelée de deux chevaux, dont l'allure cadencée révélait la race, se fit entendre et s'arrêta brusquement devant la porte.

Le timbre d'entrée retentit.

— Serait-ce pour nous, cette visite intrépide ? demanda Mme Briquart.

Avant qu'on ait eu le temps de lui répondre, la porte du salon s'ouvrit et la vieille camériste de la colonelle annonça le vicomte Saski, nom qui creusa plus profondément les légers plis estompés aux tempes du cousin Georges par l'influence du temps et amena un nuage rose sur les joues de Julia.

— Que c'est donc aimable à vous d'avoir bravé la tourmente pour venir nous voir, dit gracieusement au nouveau venu Mme Briquart, en lui tendant sa main blanche et ridée sur laquelle, suivant un usage suranné en France, mais encore charmant en Russie et en Pologne, le jeune homme s'inclina et déposa un respectueux baiser.

— Une promenade au Kamtchatka me semblerait délicieuse si je devais vous y rencontrer, répondit galamment le vicomte dont les lèvres parlaient à son interlocutrice, mais dont les regards, passant par-dessus sa tête, en disaient beaucoup plus long à la brune Julia.

— Vous êtes un flatteur qu'on ne saurait bien fort gronder après l'acte héroïque d'affronter la tempête jusqu'au fond du vieux faubourg, sans autre attraction que celle d'une tasse de thé à prendre chez des solitaires.

La conversation continua un moment sur ce ton, puis le jeune homme insensiblement se rapprocha de Julia, avec laquelle il se mit à causer à demi-voix.

CHAPITRE IV

Julia n'avait pas perdu un mot de la conversation de Mme Briquart et de Florentine ; elle n'avait pu d'abord se rendre compte du motif des silences entrecoupés de soupirs qu'elle constatait ; mais la glace de la psyché, penchée rapidement par elle, lui avait permis de comprendre suffisamment ce qui jusqu'alors était resté pour son entendement lettre morte.

Elle eut bien l'idée, le soir venu, de demander à sa cousine de l'éclairer sur certains détails dont son esprit ne concevait pas clairement le sens.

Une réflexion tout évangélique lui traversa l'esprit : « Cherchez et vous trouverez », est-il écrit. Ce fut ce qu'elle se promit de faire le lendemain en visitant la bibliothèque de Georges. Mais l'heure du repos n'étant pas sonnée, elle voulut essayer de connaître *de visu* la conformation de ce sanctuaire féminin où s'élaborent les destinées du monde.

Laissant glisser sur ses pieds roses et blancs le nuage de batiste qui l'enveloppait, elle se plaça devant son armoire à glace, d'abord fort confuse de se voir dans sa nudité ; puis l'émotion inséparable de tout début s'étant calmée, elle arrêta ses regards sur une belle statue, dont la glace lui renvoyait l'image, et resta muette, frappée d'admiration. La jeune fille avait visité trop de musées, avait le sens du beau trop développé pour ne pas comprendre qu'elle contemplait le galbe d'une femme admirablement belle.

Grande, svelte, bien cambrée, sa taille souple, comme d'instinct, prenait une pose voluptueuse ; les

boutons de ses seins de vierge se dressaient effarés, tachetant de leurs fraises roses la neige qui les environnait.

Julia personnifiait le type de ces brunes blanches, nerveuses, au sang chaud, mais dont les ardeurs concentrées à l'intérieur ne rougissent point habituellement la peau.

Sa grotte d'amour, voilée par une toison noir jais, ondulée comme les anneaux des cheveux retombant à demi sur ses épaules, fixa vite ses regards.

Elle l'avait bien vu : c'était là que la cousine avait mis le doigt ; là était donc la clef de ces mystères d'amour dont tout lui parlait et que, cependant, bien qu'elle fût l'aînée de Florentine, elle ignorait encore.

Elle se caressa, passa et repassa son doigt, sa main de tous les côtés, mais, inexpérimentée, n'éprouva d'autre sensation qu'une sorte d'excitation, d'énervement.

« Il y a autre chose, se dit-elle, dépitée ; je veux le savoir et je le saurai. »

Ce fut sur cette résolution que la curieuse s'endormit.

Dès longtemps avant que les nouveaux mariés et Mme Briquart fussent sortis de chez eux, Julia avait fouillé dans tous les coins de la bibliothèque : elle y trouva d'abord la délicieuse bucolique sortie du cerveau de Longus et qu'il a baptisée du nom euphonique de *Daphnis et Chloé*. La feuilletant au hasard, elle l'ouvrit au chapitre où est dépeint le moment charmant où les deux naïfs enfants essaient, en se mettant bien près l'un de l'autre, de calmer des ardeurs qu'ils ne font qu'augmenter ; elle ferma le volume et le cacha dans sa poche pour le lire à loisir, puis continua ses recherches.

Les folles pages sorties brûlantes, échevelées, incendiaires, du cerveau d'Alfred de Musset et de

George Sand, *Gamiani*, tombèrent sous sa main ; elle les parcourut et vit ce qu'on voit dans ce volume dont il est regrettable qu'une main plus habile n'ait point été chargée des illustrations.

Son bagage lui paraissant suffisant, elle s'enfuit dans sa chambre.

Dès avant l'heure du déjeuner, *Gamiani*, qui lui parut monstrueux dans certains de ses détails, avait été dévoré ; *Daphnis et Chloé* répondait mieux à ses impressions du moment ; elle s'en pénétra puis se dit : « Non, ce n'est pas tout cela encore, je le sens ! et le mystère d'amour ne parle pas à toutes, à tous, le même langage. »

« Moi aussi, j'en entendrai les accents, j'en parlerai la langue. »

Et dans la rêverie qui suivit ses réflexions surgit tout à coup une captivante image, celle d'un charmant homme plein de prévenance, de galanterie, aux yeux bruns dardant sur elle leurs lueurs ardentes et magnétiques, celles dont les rayons ont le privilège de fondre les glaces, d'allumer les incendies.

— Cousine ! quand reviendrons-nous à Paris ? demanda Julia après le déjeuner.

— Quand tu voudras, répondit Mme Briquart, un peu étonnée ; mais tu es donc pressée de partir ? Moi qui croyais te voir préférer le séjour des Charmettes.

— Pas en ce moment. Georges et Florentine doivent désirer ne point être troublés dans leur solitude, même par notre présence.

Ce n'était pas absolument l'avis de Mme Briquart.

Pour deux jeunes mariés l'observation de Julia eût été pleine de sens ; à l'âge de Georges, au contraire, il devait trouver préférable qu'une société intime vint faire un peu de diversion au tête-à-tête.

Julia n'avait rien de ces natures vacillantes qui plient sous toutes les impulsions du vent ; non ! ce

qu'elle voulait, elle le voulait bien ; aussi le soir la voiture de Georges reconduisit ces dames rue d'Assas.

La raison secrète de cet empressement de la jeune fille pour rentrer à Paris était que le lendemain, jour habituel de réception de Mme Briquart, elle pensait bien que le vicomte Saski ne manquerait pas de venir lui faire sa cour.

Ses prévisions ne la trompèrent pas : vers neuf heures et demie, il se fit annoncer, arrivant à cette heure pour bien indiquer qu'il lui avait exclusivement consacré sa soirée, manquant ainsi l'Opéra et les autres réunions dans lesquelles il aurait pu se rendre.

Julia avait déjà vu le vicomte bien des fois ; elle n'ignorait pas qu'il l'aimait ; mais ce soir-là, il lui apparut sous un jour tout nouveau, et l'incarnat le plus vif se répandit sur ses joues quand elle lui tendit sa petite main, qu'il baisa galamment.

Son émotion n'échappa point aux regards attentifs du vicomte qui n'était point un novice sur le terrain de l'amour et qui sentit son cœur battre un peu plus vite que de coutume en présence de cette jeune fille, pour laquelle il éprouvait une réelle et profonde attraction.

Il y avait assez de monde ce soir-là chez Mme Briquart pour qu'un aparté fût possible sans singularité.

Julia et le vicomte en profitèrent, mais l'un et l'autre, si expansifs d'ordinaire, ne se sentaient pas dans leur assiette habituelle ; une sorte d'oppression pesait sur leur poitrine.

— Qu'avez-vous ? demanda la jeune fille, essayant par cette interrogation de se soustraire au malaise qui l'envahissait.

— J'allais vous faire la même question, répliqua le jeune homme en souriant, mais puisque vous avez pris les devants, je vais vous le dire tout bas, bien bas, ce que je désirerais ardemment avoir le droit de

crier tout haut. J'ai, ma Julia adorée, que je vous aime comme un fou ! Que nous sommes là, obligés de nous parler sous les regards de vingt personnes, et que ces mots brûlants que mon cœur dicte à mes lèvres doivent se figer, sous un banal sourire, avant d'arriver à vos oreilles ; cela parce que d'absurdes convenances ne nous permettent pas de nous voir seuls, seuls ; de façon à ce que je puisse au moins plaider ma cause, essayer de vous convaincre que ma vie vous appartient, et que la possession de la vôtre me comblerait de bonheur.

Le vicomte n'apprenait rien de bien nouveau à la jeune fille, mais c'était la première fois qu'il lui disait nettement : « Je vous aime. »

Elle éprouva une sensation de délicieux épanouissement, car elle se l'avouait, elle aussi aimait l'homme jeune, beau, élégant qui lui tenait ce langage aussi passionné que les circonstances extérieures le lui permettaient et qui la troublait jusqu'au fond de l'âme.

— Je vous ai dit, Julia, la cause de mon oppression, et vous, ne me direz-vous pas la cause de la vôtre ? car, vous aussi, vous étiez mal à l'aise.

— Non pas ici ! nous discutons de choses trop graves pour que je puisse vous répondre ; comme vous, je trouve qu'on profane le langage du cœur en le parlant près d'indifférents.

— Pas ici ! Mais où alors pourrions-nous causer ? Je ne puis vous voir ailleurs sans blesser les convenances.

Julia hésita un instant.

— Après-demain, dit-elle, ma tante doit passer l'après-midi et la soirée aux Charmettes, je ne l'accompagnerai pas ; venez et dites hardiment à Coralie que vous avez une commission à me faire de la part de Mme Briquart, laquelle vous venez de rencontrer.

— Vous êtes un ange !

— Moi ? Non ! Une femme ! Voilà tout. N'est-ce pas suffisant ?

— C'est plus que je ne mérite !

— Allons ! conspirateurs, que complotez-vous là, sans perruques blondes ni collets noirs ? demanda Mme Briquart qui trouvait que l'aparté avait assez duré. Venez m'aider à faire les honneurs de la table à thé.

À minuit, quand les invités furent partis, en embrassant sa jeune parente, Mme Briquart lui demanda en souriant :

— Que te disait donc de si intéressant notre beau Polonais ? Est-ce qu'il penserait par hasard que la fleur d'oranger siérait aussi bien à tes cheveux noirs qu'à la blonde tête de Florentine ?

— Il vous le dira sans doute : en ce cas, ma chère cousine, n'êtes-vous pas ma mère ?

— C'est parce que j'en ai l'affection et la responsabilité, ma chère enfant, que je serais heureuse de voir ton avenir assuré. Le vicomte appartient à une excellente famille, est suffisamment riche pour le présent et pour l'avenir ; s'il te plaît, si vous vous aimez, ce sera avec joie que je mettrai ta main dans la sienne.

« J'ai dit. Conduis ta petite barque le mieux que tu pourras. Ce que tu feras sera bien fait. »

— Merci, cousine, répondit la jeune fille, très émue, mais comme soulagée d'un remords par les paroles approbatives de celle qui représentait pour elle le père et la mère qu'elle avait perdus.

Elle ne sortit pas de la journée du lendemain, les livres qu'elle avait lus aux Charmettes portaient leurs fruits ; le monde d'idées confuses qu'ils avaient éveillées en elle se coordonnait, la lumière se faisait dans son esprit, en même temps un désir insensé

d'expérimenter ces voluptés décrites envahissait tout son être.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit que la trouva le vicomte.

Lorsque, suivant ses instructions, il se présenta pour la voir, le surlendemain, Julia n'avait pas eu de peine à obtenir de ne pas accompagner Mme Briquart à la campagne, celle-ci comprenant fort bien que sa jeune cousine, traversant une crise décisive dans la vie d'une femme, éprouvât le désir de se recueillir un peu.

Elle le reçut dans le petit salon de Mme Briquart, concept réduit décoré par la colonelle avec un goût très original, dans le genre arabe : des étoffes, des tapis d'Afrique assourdisaient le bruit des pas et le son des voix ; de larges divans à l'orientale en faisaient tout le tour, et, au milieu, un pouf-canapé, surmonté d'une jardinière, permettait de se faire d'un angle un réduit à l'abri des regards indiscrets.

Ce boudoir, organisé avant l'apparition des cheveux blancs de la cousine, en disait plus long que le colonel, vieux brave, pas bien malin, n'en avait jamais compris.

— Julia, que vous êtes bonne, dit-il tout ému à la jeune fille, quand elle eût autorisé Coralie à l'introduire.

— Qu'en savez-vous ? répondit-elle en riant, vous allez peut-être me trouver très mauvaise, au contraire.

Il y avait un peu de gêne entre eux. Cette situation nouvelle pour Julia d'un tête-à-tête avec un jeune homme l'impressionnait énormément.

Lui voulait entamer l'entretien d'une façon nette et sans laisser aucune porte ouverte aux faux-fuyants.

Il était trop du monde pour ne pas savoir que l'hésitation devient vite mortelle pour l'amour en

semblable occurrence. Aussi, prenant les deux mains de la jeune fille dans les siennes, il la regarda bien en face, la fascinant de son sourire, de son regard.

— Julia, mon adorée, lui dit-il après un silence, mais très gravement, je vous ai dit avant-hier que je vous aimais ; regardez-moi bien, et répondez-moi : vous aussi, m'aimez-vous ? Dites, ma bien chère amie, dis, mon amour, ma vie ?

Et le jeune homme, sans lâcher les mains qu'il tenait tremblantes dans les siennes, se laissa glisser aux genoux de la jeune fille que rapidement il entourait de son bras caressant.

— Dis, Julia, dis ? répétait sa voix délirante.

— Oui ! murmura Julia.

Et elle cacha sa tête dans la poitrine de Gaston qui, fou, ivre de bonheur, dévora de baisers le front, les cheveux, les oreilles, le cou de la charmante créature qui frémissait dans ses bras. Tout à coup, par un mouvement vif, le vicomte saisit à deux mains la tête de la jeune fille et posa sur ses lèvres deux lèvres de feu, qui burent son souffle, lui donnant le sien dans un de ces longs baisers qui réunissent les âmes, donnent à tout l'être cette commotion suprême que produit, chez des natures ardentes et jeunes, une caresse qui est sainte ; sainte, car c'est Dieu qui la permet ! et pas à tous encore !

Gaston avait vingt-six ans ! Comme tous les jeunes gens du Nord, il ne jetait pas les expansions de son amour aux quatre coins du monde ; mais sous sa froideur apparente se cachait un tempérament de feu : alors que la corde vibrante était remuée, alors qu'il sentait ses émotions partagées ; elles l'étaient plus qu'il n'eût osé l'espérer.

Aussi une bouffée chaude lui monta au cerveau, il se sentit envahi par une de ces passions qui font les criminels.

Le sein de la jeune fille, que son léger corsage défendait mal, bondissait sur la poitrine ; il sentait trembler, frémir cette jeune chair instinctivement avide d'amour et de volupté ; il perdit la tête, plongea dans les cheveux à demi dénoués de sa compagne des mains fiévreuses, aspira les fines senteurs qui s'en échappaient, promena sur ses épaules, ses bras brûlants, une main magnétique.

Se relevant sans cesser ses caresses, il s'était assis sur le divan, où bientôt, perdant elle-même tout sentiment autre que celui de l'amour qui la secouait des pieds à la tête, Julia tomba à demi pâmée.

Gaston jeta un cri étouffé, se releva, bondit sur ce sein en émoi qui soulevait son voile, arracha les boutons de la guimpe, colla ses lèvres sur les rondeurs charmantes qui se dévoilaient à lui, sans la fausse pudeur de celles qui ne savent pas assez aimer pour le faire la tête haute, ayant droit au respect dû à tout ce qui est grand et beau.

Des soupirs étouffés ressemblant à des cris s'échappaient de la poitrine de Julia, dont le silence était mille fois plus éloquent que ne l'eussent été les paroles les plus brûlantes.

Gaston sentit que plus lutter devenait impossible ; d'une main agile il dépouilla de son enveloppe la clef du bonheur ; puis, écartant vivement les jambes de la jeune fille renversée sur le divan, posa sur la rose entourée de fourrure qui se présentait à ses regards, un baiser qui l'engloutit tout entière et sous lequel il sentit se gonfler le bouton amoureux de la femme qui se donnait à lui ; alors, changeant d'allure, il tenta de pénétrer au plus profond de ce sein ardent, bondissant sous ses caresses, se disant presque que la facilité avec laquelle on le laissait faire rendrait le nœud gordien de la situation peu difficile à trancher.

C'était une erreur.

Seulement, Julia se rappelant la leçon de la cousine à sa sœur, malgré ses douleurs se prêtait au mouvement du vicomte. Tout à coup un cri, aussitôt réprimé, s'échappa de sa poitrine et se fonda en un soupir étouffé.

— Ah ! je souffre avec bonheur ! Ah ! mon bien-aimé, ah ! ah ! c'est le ciel... je suis morte, je...

Et cette fois, tout de bon, évanouie dans la plénitude du spasme amoureux et de la secousse nerveuse éprouvée, Julia resta immobile sur le divan.

Le livre, l'auteur :

Auteur : Vicomtesse de Cœur-Brûlant [Marquise de Mannoury d'Ectot]

Titre : LES COUSINES DE LA COLONELLE

« Un des seins de la jeune femme s'était échappé à demi de son fourreau blanc et dressait sa petite tête avide de jouissance : délicatement, Gaston la saisit entre ses lèvres en feu et la roula doucement. Julia, sous cette enivrante caresse se tordait de volupté. D'une main envahissante, il lui caressait les reins, glissait aux aines en gravissant doucement sur les collines ; enfin, il saisit à deux mains les cuisses de la jeune femme, les écarta et promena sa langue avide sur les contours purpurins qui bordent l'entrée du temple de l'amour... ».

C'est par un récit *« parsemé de recommandations sur la façon de déshabiller et de caresser une femme »* (Alexandrian) que la Vicomtesse de Cœur-Brûlant entre en littérature érotique. Considérée comme l'une des éclaireuses de la sexualité féminine, on s'est pourtant longtemps posé la question sur la véritable identité de l'auteur de ce roman. Est-ce Guy de Maupassant comme on l'a souvent supposé ? Le doute est vendeur et les éditeurs ont rusé pour entretenir le mystère. Cependant, la marquise de Mannoury d'Ectot est celle qui décrit dans les années 1880 ce roman sur la *« dépravation des grandes dames du règne de Napoléon III »*.

Cette énigmatique marquise, descendante de l'inventeur Nicolas Le Blanc, reçoit dans son château près d'Argentan des artistes dont Verlaine. La roue tourne : devenue veuve et ruinée par des gigolos peu

scrupuleux, on la retrouve à Paris à la tête d'une agence matrimoniale et auteur de livres coquins. Grâce à des amitiés nouées dans les milieux artistiques et littéraires elle réussit à intéresser un éditeur, Kistemarker, qui passe le manuscrit des *Cousines de la colonelle à Gay*, un de ses confrères. « *Le sentimentalisme s'entortille au libertinage* ».

Dans ce roman, Florentine et Julia sont mariées grâce à leur cousine, la colonelle Briquart. Elles découvrent les plaisirs du sexe et la recherche de la volupté est le moteur du livre. Par un style clair et une étude des mœurs de son époque la Vicomtesse de Cœur-Brûlant montre son sens de l'observation et son habileté à décrire des scènes érotiques avec finesse. Alexandrian souligne que « *si Mme de Mannoury conseillait ainsi les clients de son agence matrimoniale, elle a dû faire des heureuses* ».

Collection l'Enfer de la Bibliothèque nationale de France. (Enfer de la BNF, cote n° 52).

Éditeur : Dominique Leroy

<http://dominiqueleroy.izibookstore.com/>

ISBN Triplet : 978-2-86688-795-7

ePUB : 978-2-86688-796-4

Mobi/Kindle : 978-2-86688-797-1

Dans la même collection, chez le même éditeur :

Ernest Baroche
L'ÉCOLE DES BICHES

Jean-Baptiste de Boyer d'Argens
THÉRÈSE PHILOSOPHE

Restif de La Bretonne
L'ANTI-JUSTINE ou les délices de l'amour

John Cleland
MÉMOIRES DE FANNY HILL

**Vicomtesse de Cœur-Brûlant [Marquise de Mannoury
d'Ectot]**

LES COUSINES DE LA COLONELLE

Louise Dormienne [Renée Dunan]
LES CAPRICES DU SEXE

Alexandre Dumas
LE ROMAN DE VIOLETTE

Miss Clary F
PETITES ALLIÉES

Ernest Feydeau
SOUVENIRS D'UNE COCODETTE

Théophile Gautier
OBSCENIA ou Lettres à la Présidente

Guy de Maupassant
À LA FEUILLE DE ROSE

Mirabeau
HIC ET HEC ou l'art de varier les plaisirs
LE RIDEAU LEVÉ ou l'éducation de Laure

Alfred de Musset
GAMIANI ou deux nuits d'excès

Andréa de Nerciat
LE DOCTORAT IMPROMPTU

Donatien-Alphonse-François de Sade
LES 120 JOURNÉES DE SODOME

Wilhelmine Schroeder-Devrient
MÉMOIRES D'UNE CHANTEUSE ALLEMANDE

Spaddy [Renée Dunan]
COLETTE OU LES AMUSEMENTS DE BON TON
DÉVERGONDAGES

Paul Verlaine
ŒUVRES LIBRES

Oscar Wilde
TELENY

vicomtesse de Coeur-Brûlant

LES COUSINES DE LA COLONELLE

L'Enfer de la Bibliothèque nationale de France

"Un des seins de la jeune femme s'était échappé à demi de son fourreau blanc et dressait sa petite tête avide de jouissance: délicatement, Gaston la saisit entre ses lèvres en feu et la roula doucement.

Julia, sous cette enivrante caresse se tordait de volupté.

D'une main envahissante, il lui caressait les reins, glissait aux aines en gravissant doucement sur les collines; enfin, il saisit à deux mains les cuisses de la jeune femme, les écarta et promena sa langue avide sur les contours purpurins qui bordent l'entrée du temple de l'amour...".

C'est par un récit

"parsemé de recommandations sur la façon de déshabiller et de caresser une femme" que la Vicomtesse de Cœur-Brûlant entre en littérature érotique.

Considérée comme l'une des éclaireuses de la sexualité féminine, on s'est pourtant longtemps posé la question sur la véritable identité de l'auteur de ce roman

EDITIONS DOMINIQUE LEROY ebook